

Toinette à la joue mordue : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **10 (1872)**

Heft 29

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181914>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un Anglais nouvellement marié à une Française voyage avec sa jeune femme.

Celle-ci est dans un coin de la diligence. L'Anglais occupe la place du milieu. Avant le premier relais, le tendre époux se tourne vers sa moitié :

- Aoh ! vous êtes bien ?
- Oui, mon ami.
- Le siège, est-il doux ?
- Oui, mon ami.
- Vous n'avez pas de courants d'air ?
- Non, mon ami.
- Aoh ! bien ! très bien.... Alors, donnez-moi votre place.

On ne se fait généralement pas une idée de ce qu'est un journal anglais ou américain. Un jour, M. Millaud, journaliste français, se mit en tête de vouloir acheter, au nom d'une société qui ne possédait pas mal de millions, tous les journaux étrangers, afin, disait cette homme de trop d'imagination, d'utiliser l'influence qu'avaient ces journaux dans leur pays pour en tirer d'énormes profits, en jouant toujours à coup sûr à la Bourse.

Emporté par son idée, M. Millaud franchit la Manche et se rendit à Londres.

Il se présenta au bureau du *Times* pour voir le directeur de ce journal. M. Millaud croyait qu'on voyait le propriétaire du *Times* aussi facilement qu'un simple ministre des finances de France. Mais il se trompait; il ne fut admis qu'auprès d'un des innumérables représentants de ce potentat.

M. Millaud exposa son idée à celui-ci et lui fit part de son projet d'acheter le *Times*, dût-il le payer au poids de l'or, c'est-à-dire deux ou trois millions.

L'Anglais écouta froidement M. Millaud, puis, quand celui-ci eut fini de parler, il lui dit avec ce calme et ce flegme qui n'appartiennent qu'aux fils des Trois Royaumes :

— Monsieur, entrez en Tamise avec trois navires chargés d'or, et il n'est pas impossible que nous consentions à entrer en pourparlers.

On ne revit plus M. Millaud aux bureaux du *Times*.

On remarque depuis quelque temps une nouvelle coiffure adoptée par un grand nombre de Parisiennes, et qui le sera bientôt par les dames de la province; elle consiste à laisser flotter la chevelure sur les épaules. Ce que l'on ignore généralement, c'est que cette innovation n'est pas un simple caprice de la mode. Le chignon a été effectivement abandonné par raison d'économie. On avait pensé un instant à faire rapporter aux cheveux leur part d'impôt, et, la statistique des douanes consultée, accusait une importation annuelle de 57,897 kilogrammes de cheveux non ouvrés.

Cette collection considérable de queues représentait une valeur de 3,400,000 fr. Le droit d'entrée fut porté à 12 fr. sur le kilo brut. On eut alors le spectacle fantastique de femmes portant sur la tête une valeur de plusieurs centaines de francs. Il a

suffi d'une élégante révoltée pour démolir tout cet échafaudage de chignons et faire réduire à 10 fr. le droit d'entrée sur le kilo de cheveux.

En observant les poiriers plantés en espaliers dans son jardin, un horticulteur a remarqué que lorsqu'une poire se trouvait par hasard soutenue par le treillage et le mur, ou qu'elle était posée à l'enfourchure de deux branches, elle était presque toujours plus grosse que celles du même arbre pendantes au rameau et non soutenues comme elle. Il a soupçonné que cette différence provenait de ce que le poids d'un fruit arrivé à une certaine grosseur resserre les tubes et les vaisseaux de la queue destinés à charrier la sève de l'arbre et l'empêche de grossir autant que celui qui, étant soutenu, se trouve dans une position plus favorable pour recevoir les suc nourriciers.

Plusieurs expériences ont pleinement confirmé cette opinion. Une poire, placée vers le milieu d'un jeune poirier, avait, le 13 septembre, 9 pouces 4 lignes de circonférence; elle est restée suspendue à son rameau. Une autre poire, placée plus bas, avait, à la même date, 8 pouces 10 lignes. Sous celle-ci, une planchette supportée par un piquet avait été placée; elle n'était, par conséquent, plus pendante comme l'autre. Le 30 septembre suivant, les deux poires ont été cueillies; la première, restée suspendue, n'avait grossi que de 2 lignes, et la deuxième, qui posait sur la planchette, avait grossi de 9 lignes.

Toinette à la joue mordue.

V

— Comment vous va, belle Toinette ? demanda affectueusement celui-ci à la malade. Toinette se sentit prête à défaillir de honte, tant elle trouvait inconvenant qu'on l'appelât ainsi par son nom, et encore avec la qualification de belle. Tout ceci lui fit encore mieux comprendre combien elle était mal lotie. Comme elle gémissait donc sans répondre, le piqueur continua :

— J'ai déjà appris ce que vous est arrivé. Ne pourrait-on pas le voir ?

Toinette défit timidement son mouchoir, et le piqueur stupéfié s'écria involontairement :

Mais c'est impardonnable et féroce que d'arranger ainsi une honnête fille comme vous ! Voilà encore bien un tour de ces grossiers paysans. Pardon ! Si je parle ainsi, je ne fais certes pas allusion à vous ; mais c'est souvent que les hommes deviennent à moitié brutes. Après tout, il n'y a pas là de quoi bien vous tourmenter.

Toinette ne comprit guère de tout ceci que la compassion du piqueur, et lui demanda :

— N'est-il pas vrai que je suis défigurée ?

— Pour moi, cela ne fait rien du tout, reprit le piqueur ; quand même vous n'auriez plus qu'une seule joue, je vous préférerais encore à toutes les autres filles, depuis Nordstetten jusqu'à Paris.

— Oh ! ce n'est pas bien de se moquer ainsi, dit Toinette en souriant douloureusement.

— Non, je ne me moque pas, reprit le piqueur en s'emparant de la main de la jeune fille... Tenez, la preuve, c'est

que je suis prêt à vous épouser quand même, aussi vrai que c'est de Dieu que je tiens ma vie.

— Voilà une coupable parole, dit Toinette.

— Je ne trouve rien là de coupable, si vous voulez que nous devenions époux, reprit le piqueur.

— Si vous désirez que nous restions bons amis ne me parlez plus de cela, dit Toinette; et elle gagna son champ.

Le piqueur était déjà enchanté qu'on voulût bien l'accueillir pour bon ami, et se promit bien d'en profiter. Dès ce moment, il vint presque toutes les semaines deux fois à Nordstetten. Il commençait par s'entretenir avec le *Frisé*, père de Toinette, du voiturage du bois, qui allait revenir avec l'autonne; puis il en arrivait bientôt par-là à adresser la parole à Toinette, toujours un peu plus souvent. Il ne disait plus mot de mariage; mais il eût fallu être tout à fait idiot pour ne pas remarquer comme il tournait continuellement autour de ce point-là.

Le pauvre diable était au plus mal avec Barbe, sans laquelle il ne pouvait cependant rien auprès de Toinette. D'abord il ne mit, dans ses entrevues avec elle, que bonté et affable plaisanterie; mais Barbe n'entendait aucune plaisanterie, et parlait continuellement de Joseph tant que le piqueur était là. Bientôt il survint à celui-ci une bonne fortune, telle qu'il lui était impossible de rien désirer de mieux. Toinette avait à Mühringen une riche cousine qui devait se marier dans quelques jours. Aussi vint-elle danser à Mühringen trois jours de suite. La sœur du piqueur lia aussitôt amitié avec elle. Les deux jeunes filles allèrent ensemble se promener à travers champs, et, au bal, restèrent toujours l'une auprès de l'autre. Toinette se montra là pour la première fois sans mentonnière, et l'on peut presque dire que sa morsure l'embellissait encore. Quelques peuples sauvages et superstitieux mutilent ce qu'ils ont de complètement beau pour le soustraire aux maléfices et tranquilliser le diable, qui ne souffre rien de parfait. La morsure de Toinette fournissait du moins au démon de l'envie, qui ne loue jamais rien sans restriction, l'occasion de placer son inévitable: *Maist*

Le piqueur ne quitta pas Toinette tant que dura le bal; puis, le soir venu, il lui fit une surprise comme pas une fille n'en avait encore eue dans tout Nordstetten.

Le vieux baron, un gros bon vivant, tout regardant et impitoyable qu'il était envers les paysans qu'il surprenait à ramasser du bois mort dans ses forêts, ne s'en montrait pas moins très splendide pour un petit théâtre qu'il entretenait au château, et dont il faisait les honneurs aux gens comme il faut de la localité.

Le piqueur avait obtenu la permission d'y mener Toinette. Celle-ci se mit à trembler si fort que ses dents en claquaient, tout en montant avec le piqueur la montagne sur laquelle est assis ce château moyen âge, avec ses ponts-levis, ses remparts et ses fossés. C'est plus morte que vive, et sur la pointe des pieds, qu'elle entra dans la salle où toute la compagnie se trouvait déjà rassemblée, et qu'elle alla se placer derrière l'orchestre. La femme du grand-prévôt braqua aussitôt sur elle sa lorgnette. Toinette s'en aperçut, baissa les yeux et n'osa presque plus respirer. La cicatrice de sa joue brûlait comme si les regards de cette dame eussent rouvert sa blessure tout au large. Mais tout à coup la musique se tut et le rideau se leva. Toinette se mit à écouter en retenant son souffle. Bien des larmes amères coulèrent de ses yeux sur le destin de la pauvre et bonne petite Lorence (car c'était cette pièce-là que l'on jouait). Elle n'eût pas été patiente, bien certainement, si elle se fut trouvée à sa place. Aussi, quand retomba le rideau, un profond soupir s'échappa-t-il de sa poitrine.

Au retour, le piqueur passa doucement son bras autour du cou de Toinette, qui se pencha d'elle-même familièrement contre lui; elle était dans le ravissement. Il lui semblait que tout ce qu'elle venait de voir, c'était le piqueur qui le lui avait donné, et même qui l'avait fait. Cependant, elle aurait bien voulu revoir encore une fois ce bon vieillard de la pièce et sa chère fille, qui devaient être heureux maintenant l'un auprès de l'autre.

Le piqueur, lui aussi, fut dans le ravissement, quand Toinette lui promit que le prochain dimanche ils iraient, après vêpres, se promener ensemble au *Buchwald*.

On doit comprendre que le piqueur se trouvait plus heureux dans ses manœuvres que Joseph dans les siennes, à cheval, au milieu de la plaine de Ludwigsbourg; que Joseph, dis-je, qui en était encore à attendre son congé militaire, quand déjà Toinette lui avait signifié le sien.

La première visite de Joseph, à son retour, fut cependant pour Toinette. Il la trouva à sa quenouille, dans la chambre, auprès de ses parents; mais elle ne lui dit pas le mot, et le regarda tout au plus deux ou trois fois fixement. Il tira de sa poche un congé tout flatteur et l'étendit sur la table, après avoir soufflé préalablement la poussière qui s'y trouvait; mais Toinette ne se leva pas pour venir le contempler de près. Il réenveloppa donc le congé dans une double feuille de papier, et s'en alla chez Barbe, en portant délicatement à la main son précieux document.

Là, il apprit tout, voire même que les deux amies s'étaient brouillées à cause du piqueur. A cette nouvelle, Joseph froissa en boule son congé dans ses deux mains, et sortit.

Le jour baissait. Joseph était venu s'asseoir sous le même cerisier du *Kirschenbusch*, où nous avons d'abord rencontré Toinette. Le cerisier était défeuillé. Le vent sifflait sur les chaumes de la plaine et rugissait comme un torrent dans les pins de la forêt voisine. L'*Angelus* se mit à sonner au *Daberwasen*, puis un corbeau attardé regagna le bois en croassant; mais Joseph n'entendait rien de tout cela. Il était là assis, les coudes sur les genoux et les mains sur les yeux. Il resta longtemps dans cette posture. Tout à coup il entendit les aboiements d'un chien et les pas de quelqu'un qui approchait.

Joseph se releva brusquement. C'était le piqueur qui revenait du village. Joseph vit briller le canon d'un fusil; puis il distingua un tablier blanc et supposa, non sans raison, que Toinette avait fait la reconduite au piqueur. Ils s'arrêtèrent un instant, puis Toinette s'en retourna seule.

Lorsque le piqueur fut arrivé près de lui, Joseph lui dit d'un ton arrogant :

— Bonsoir!

— Bonsoir! répondit le piqueur.

— Dites donc, hé! attendez donc un peu! nous avons encore un poulet à plumer ensemble... continua Joseph.

— Tiens, c'est Joseph. Et depuis quand de retour?

— Depuis trop tôt pour toi, mon cher!... Mais tiens, ça va ne pas être long. Nous allons tirer à la courte-paille lequel des deux doit abandonner Toinette à l'autre. Si je perds, je ne réclame pour moi que ce fusil...

— Moi!... je ne tire pas à la courte-paille.

— Alors je serai donc obligé de te tirer l'âme du corps, chenapan d'habit-vert! s'écria Joseph en s'élançant sur le piqueur, une main à la gorge et l'autre sur le fusil.

— Waldman! à moi! cria le piqueur d'une voix déjà toute strangulée; mais Joseph donna au chien un vigoureux coup de pied; pendant cet instant, le piqueur se dégaugea quelque peu. Ils luttèrent ainsi de toutes leurs forces pour ce malheureux fusil, en se tenant par la gorge, quand tout à coup l'arme partit, et le piqueur tomba à la renverse dans le fossé. A peine fit-il entendre un dernier soupir. Joseph, penché sur lui, écoutait encore s'il respirait toujours, quand Toinette arriva hors d'haleine. Elle avait entendu la détonation, et par une nuit déjà si sombre cela ne lui présageait rien de bon.

— Oui! viens; il est là couché, vois-tu ton piqueur, s'écria Joseph. Marie-toi avec lui, maintenant! Toinette demeura là, pétrifiée, et sans pouvoir faire un pas de plus. Enfin elle s'écria :

Joseph! Joseph! tu viens de faire notre malheur à tous deux.

— Que m'importe, à moi; je ne demande plus rien de rien, répondit Joseph en s'enfuyant vers la forêt. Depuis on n'a jamais entendu reparler de lui.

Sur le chemin de Mühringen, au *Kirschenbusch*, on trouve encore au bord du champ une croix de pierre, destinée à rappeler éternellement que c'est là qu'a été tué le piqueur de Mühringen.

Quant à Toinette, elle ne fut débarrassée du fardeau de l'existence qu'après bien des années de solitaire douleur.

(Traduit de Auerbach, par Max Buchon.)

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.